

André d'Uzet

Chanson de la bataille d'Hastings



André d'Uzet

Chanson de la bataille d'Hastings

Carmen de Hastingae Proelio

© André d'Uzet, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6451-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

INTRODUCTION

L'an de l'Incarnation du Sauveur 1066, le roi d'Angleterre, Edward le Confesseur, décéda dans son château de Londres le cinquième jour du mois de janvier.

Durant tout son règne, le monarque, reconnu pour sa grande piété, s'efforça d'apaiser son royaume, continuellement meurtri par des révoltes, invasions et autres soulèvements ; il ne parvint cependant à garantir cette fragile stabilité, en échouant à transmettre sa couronne à un héritier direct.

Ainsi, quelques jours seulement après son enterrement dans l'église abbatiale de Westminster, Harold Godwinson, seigneur du Wessex et deuxième homme fort du royaume, se fit couronner roi d'Angleterre par Stigant, archevêque de Cantorbéry ; tirant parti d'une situation favorable et d'une autorité déjà bien établie, le nouveau monarque fut accepté sans peine comme souverain légitime par les nobles de l'île.

Deux personnages contestèrent l'accession d'Harold au trône : Harald III, roi de Norvège, surnommé l'impitoyable, et le duc de Normandie, Guillaume, dit le bâtard. Ce dernier reçut, plusieurs années auparavant, la promesse qu'Harold le reconnaîtrait comme roi d'Angleterre à la mort d'Edward. Porté par la fougue de sa jeunesse et par un charisme naturel, Guillaume fut bien décidé à prendre ce qui lui revenait de droit ; à la fin de l'hiver 1066, il convoqua en assemblée ses barons normands au château de Lillebonne, pour obtenir le soutien d'une entreprise qui deviendra l'événement de plus important de sa vie : la conquête de l'Angleterre.

Chapitre 1

L'annonce

D'épais nuages gris assombrissaient le ciel et recouvraient la ville d'Abbeville de fortes pluies et de violentes bourrasques ; depuis plusieurs jours, tout le nord de la France était soumis à une tempête qui ne paraissait guère montrer quelconque signe d'apaisement.

Guy, seigneur du comté de Ponthieu, et son frère Hugues ne contrevinrent cependant pas à leur habitude de commencer la journée par une promenade à cheval dans la forêt du château d'Abbeville, laquelle se terminait souvent par la chasse d'un grand gibier.

En cette fin de matinée, les deux nobles picards, après avoir longuement arpenté sur leur monture les divers chemins qu'offrait le domaine, croisèrent un cerf au détour d'une clairière. Ils se mirent au galop et la promenade prit alors rapidement l'allure d'une poursuite ; la bête parcourait des sentiers escarpés, contournait des arbres, traversait des buissons avec une insolente agilité et ne semblait point gênée par la pluie qui rendait le sol boueux. Dans son habitat naturel, le roi de la forêt prit aisément l'ascendant sur les deux seigneurs qui ne parvenaient pas à réduire la distance en dépit des nombreux raccourcis, et furent bien malgré eux forcés d'abandonner leur repas de la semaine.

— Quelle malchance d'avoir laissé la bête s'échapper ! pesta Hugues ; elle était à portée de ma lance.

— Ne sois pas énervé, la colère fait perdre l'appétit, et nous avons un bon repas qui nous attend au château.

— Et nous avons un repas qui vient de partir, murmura Hugues.

Des bruits de sabot se rapprochant et un « Monseigneur ! » crié au loin arrachèrent les nobles Picard de leur proie ; les deux hommes se retournèrent et virent un de leurs valets à cheval.

— Qu'y a-t-il ? demanda Guy.

— Une personne importante s'est présentée au château.

— Qui est-ce ?

— Roger de Montgomeri, Monseigneur.

Hugues fixait son frère d'un regard soucieux, surpris de ne voir aucune réaction à l'évocation de ce proche de Guillaume.

— Voulez-vous que je le fasse attendre, Monseigneur ?

— Non, nous rentrons, soupira Guy.

Arrivés à Abbeville, Guy et Hugues s'empressèrent de changer de vêtements afin d'accueillir Roger de Montgomeri. Le Ponthieu ne faisait certes pas partie du duché de Normandie, mais dut néanmoins reconnaître la suzeraineté de celui-ci à la suite d'une malheureuse bataille perdue. Depuis lors, le comte s'évertuait à respecter, avec attention, une certaine étiquette à l'égard des représentants d'un des plus importants seigneurs du royaume de France.

Une fois les préparatifs finis, Guy, accompagné de Hugues et escorté par un valet, se dirigea vers la salle principale d'un pas alerte. Les visites à l'improviste venant de Normandie étaient suffisamment rares pour que celle-ci ne présageât d'une requête d'une grande importance, et épargnât à Guy un voyage sous la pluie, le froid et le vent.

La porte de la grande salle s'ouvrit et un garde annonça l'entrée du comte de Ponthieu ; au fond de ce lieu sombre et à l'atmosphère alourdie par le bruit de la pluie frappant le toit du château, était assis Roger sur une chaise à côté de l'imposante cheminée. Le normand se leva, contourna l'épaisse table ronde disposé au centre, puis alla à la rencontre de son hôte.

Guy fut impressionné par la prestance de Roger ; bien que l'ascendance viking de celui-ci ne fût pas attestée, contrairement aux autres seigneurs normands, il aimait à revendiquer une lignée d'origine gauloise pour expliquer son intimidante stature.

Après avoir traversé la salle, Guy salua son prestigieux visiteur.

— J'espère que je ne vous ai pas fait trop attendre, cher ami ? demanda Guy en serrant la main de Roger.

— C'est moi qui m'excuse, Comte.

— Puis-je vous inviter à déjeuner à ma table ? Notre chasse de ce matin s'est certes révélée malheureuse, mais nous avons dans nos réserves des viandes qui, je pense, pourraient vous satisfaire.

— Je ne souhaite pas trop m'attarder. Je vous remercie.

— Accepterez-vous au moins un verre d'un vin ? proposa Guy, voulant se rendre agréable.

— Ah, du vin ! J'accepte bien volontiers, cher Comte.

— Qu'est-ce qui vous amène ici ?

Roger se fit servir par Hugues, prit dans la foulée une longue gorgée, puis posa le verre sur la table à côté de lui.

— Une grande assemblée des barons de Guillaume s'est tenue à Lillebonne en début de semaine.

— N'est-ce pas une de ces assemblées régulières que le duc a l'habitude de

convoquer ?

— Effectivement, le duc Guillaume a coutume de réunir ses vassaux régulièrement.

— En quoi celle-ci est-elle différente des autres ?

Roger but une autre gorgée de vin.

— Guillaume a décidé de rassembler ses barons à Lillebonne afin d'obtenir leur soutien pour aller prendre la couronne d'Angleterre.

Guy fut surpris par l'annonce :

— Harold n'est-il pas devenu roi à la mort d'Edward ?

— Certes, Guillaume le sait bien. Il a, à ce sujet, envoyé un message à la cour d'Angleterre pour rappeler à Harold le serment qu'il a prêté, en Normandie, quand celui-ci était venu lui rendre visite.

Guy esquissa un sourire et se remémora qu'Harold, à l'époque comte du Wessex, s'était échoué sur ses côtes, près de Saint-Valéry. Le pauvre seigneur anglais fut prisonnier quelque temps avant d'être ensuite livré au duc Guillaume.

— Tous les seigneurs de Normandie ont apporté leur soutien à Guillaume, continua Roger ; ils fourniront des hommes, des chevaux et des bateaux. Mais cela n'est pas suffisant, il m'a envoyé demander une aide militaire au comté de Ponthieu.

— Et que gagnons-nous, en échange ?

— Des titres, des terres.

— Voilà un culot digne de Guillaume, répliqua Guy. Réunir des hommes, traverser la Manche, débarquer en Angleterre et prendre la couronne quand Harold, ce balourd ! peut rassembler l'armée de tout un royaume.

— Nous avons déjà reçu le soutien de seigneurs bretons et poitevins, et je m'en vais à Boulogne demander l'aide d'Eustache.

— Le comte de Flandre ? Ce même comte qui a combattu Guillaume aux côtés du roi Henri ?

— Lui-même, rétorqua le seigneur Normand ; Eustache ne pourra pas refuser les nouvelles terres et les richesses que Guillaume veut lui offrir, que l'Angleterre va lui offrir !

Guy réclama un verre de vin à Hugues qui écoutait la discussion avec un intérêt maladroitement dissimulé.

— Qui sont les seigneurs que Guillaume a gagnés à sa cause ? questionna Guy.

— Un certain Alain, cadet de la famille des ducs de Bretagne, et Aimery de Thouars.

— Un autre ennemi de Guillaume, répliqua Guy ; je suppose que vous lui avez promis des terres et titres ?

— Non, Aimery ne veut pas de nouvelles terres, il préfère son Poitou natal. Il a cependant exigé à être payé en or, ce qui ne sera pas difficile quand Guillaume sera roi d'Angleterre.

Guy, perplexe, reprit une gorgée de vin.

— Un émissaire va partir à Rome dans les prochains jours afin de demander l'approbation du Saint-Père, continua Roger ; les petites maisons normandes, nos frères, ont combattu pour lui en Apulie, en Calabre et maintenant en Sicile. Le soutien de la cité de Saint-Pierre nous est acquis.

— Nous allons réfléchir, conclut Guy en finissant son verre.

Sans s'attarder davantage, Roger salua le comte, fit une tape amicale sur l'épaule du jeune Hugues, puis se dirigea vers la porte de la salle.

Guy s'assit au bout de la grande table, pendant que des valets s'affairaient aux préparatifs du repas, et se mit à penser. L'entreprise du duc, tout exceptionnelle qu'elle était, ne lui apparaissait néanmoins pas irréalisable ; l'Angleterre avait connu trop de situations instables ces dernières années, où les bouleversements et les changements de rois étaient brusques et inopportuns, pour ne pas basculer une nouvelle fois sous l'impétuosité d'un personnage tel que Guillaume de Normandie.

L'ampleur du soutien que pouvait recevoir le duc était le point qui l'intriguait le plus. L'aval des seigneurs normands, quoiqu'impressionnant, était conséquent avec l'autorité qu'exerçait leur suzerain. La protection du pape, hypothétique pour le moment, paraissait tout aussi naturelle ; celui-ci était redevable aux Normands pour l'influence que Rome avait regagnée dans les territoires du sud et en Sicile. La venue d'un seigneur breton presque inconnu ne suggéra aucune réaction ; la Bretagne était aussi prévisible que le sens du vent qui s'abat sur les côtes du nord. L'appui d'Aimery de Thouars lui parut inattendu, sans pour autant être inexplicable ; le comte poitevin affectionnait sa terre natale et souhaitait uniquement être rétribué en or dans le dessin de construire des églises et des châteaux dans son fief. Seul le comte de Flandre, Eustache de Boulogne, le laissa perplexe ; une dizaine d'années auparavant, une révolte de vassaux normands, impliquant Eustache, Guy lui-même et le roi de France contre Guillaume, laquelle fut gagnée par ce dernier, ne pouvait laisser que de souvenirs amers et une certaine réticence à s'associer au duché de Normandie.

Hugues posa le pichet de vin et s'assit à côté de son frère.

— Que penses-tu faire ? La proposition de Roger est intéressante.

— Elle est aussi très risquée.

— Les seigneurs normands ont tous accordé leur soutien, et le pape sa bénédiction.

— Le Saint-Père n'est pas encore informé de ce que compte faire Guillaume, rétorqua Guy, tout en sachant que le pape ne pouvait que donner son approbation. Le gain est appréciable, mais s'il l'on échoue nos ennemis peuvent prendre nos terres.

— Moi, je n'ai rien à perdre ! Ce noble de Bretagne, Alain, si je me souviens bien, n'a pas de seigneurie et ne sera jamais duc. Tout comme moi qui ne serai jamais comte de Ponthieu ni d'aucun fief. Reste ici si tu veux, moi, je pars, même si je n'ai rien d'autre à offrir à Guillaume que ma jeunesse.

— Inutile de t'emporter, frère, je pars aussi.

Guy ordonna qu'on lui apporte un morceau de parchemin et sa plume d'aigle ; après avoir rédigé quelques lignes, il plia la feuille, versa sur la bordure de la cire, y apposa son sceau, puis d'une voix rugissante :

— Qu'un messager parte sur-le-champ transmettre cela au duc de Normandie en personne !

Chapitre 2

Bertille

Dès que le messager de Guy partit, Hugues fit envoyer une lettre ; le destinataire n'était pas un grand seigneur féodal auquel on s'adresse avec déférence, mais une jolie jeune femme, de modeste naissance, à qui Hugues s'adressait avec les plus grands égards. L'élue de son cœur, Bertille, était la fille d'un riche marchand de drap qui tenait un commerce dans le centre d'Abbeville, et fournissait la maison comtale de Ponthieu depuis plusieurs années. Tous deux se rencontrèrent lorsque Bertille, accompagnant son Père au château de Ponthieu pour la première fois, fut reçue par Hugues.

Le cœur du jeune homme tomba aussitôt sous le charme de la bourgeoise ; elle avait de longs cheveux dorés lui tombant sur de fines épaules, des yeux bleus, clairs et profonds, de ceux qui captivent avec aisance les âmes qui se perdent dans son regard. La vue de Hugues ne fut pas sans effet pour la jeune femme. Bertille éprouva, pour ce garçon à la noble prestance, une attirance auquel son statut de client le plus important de la famille ne pouvait s'opposer. Depuis lors, et après de nombreux rendez-vous à l'abri d'esprits malveillants, les deux jeunes gens se jurèrent fidélité par de simples fiançailles, et ce en dépit de leurs qualités sociales éloignées.

Le lieu désigné pour la rencontre était un étang proche de la ville d'Abbeville, où se trouvait un arbre au-dessous duquel Hugues demanda Bertille en mariage. Il espérait que cet arbre chargé de symboles lui donnerait la confiance nécessaire pour annoncer son départ. Hugues arriva au lieu du rendez-vous ; il descendit de son cheval, flâna au bord de l'étang puis une fois sous l'arbre, attacha la bête à une branche et s'adossa au tronc. De joyeux souvenirs ne tardèrent pas à venir hanter son esprit ; il se remémora les moments passés avec Bertille, les longues promenades en soirée à la lumière d'une lune ou d'un soleil couchant. Des souvenirs impossibles à oublier, alors qu'il s'apprêtait à partir pour la magnifique aventure que proposa Roger de Montgomeri. À son fervent désir de s'engager avec le duc de Normandie se confrontaient les pensées que Hugues ne cessait d'avoir à propos de Bertille et à la triste possibilité de la perdre. Ces sentiments contradictoires se renforçaient mutuellement à mesure qu'il essayait de les restreindre.

Le dos contre l'arbre, Hugues vit au loin une lueur flottant sur le lac s'approcher de lui ; cette lueur intense éclairait les alentours et l'éblouissait au